

Jean-Philippe Luis, une biographie intellectuelle

Le thème de l'exil, celui des bouleversements politiques et administratifs, sont des fils rouges de l'œuvre de Jean-Philippe Luis, enfant d'une famille déracinée, les uns ayant fui l'Espagne franquiste, les autres l'Algérie encore récemment française. Le premier travail d'historien de celui qui avait brièvement goûté aux cours de physique de l'Université Toulouse est ainsi consacré aux prêtres réfractaires exilés en Espagne pendant la Révolution française. Travail conduit par le grand historien de l'Espagne que fut Bartolomé Benassar, il préfigure plusieurs des questionnements que va reprendre et amplifier la thèse. Jean-Philippe Luis, agrégé d'Histoire depuis 1987, continue en effet l'aventure de la recherche aux côtés de Gérard Chastagnaret, de l'Université d'Aix-en-Provence, auquel l'a adressé B. Benassar à la veille de sa retraite. Ce transfert a une logique : Jean-Philippe Luis souhaite désormais travailler sur le XIX^e siècle espagnol, dont son nouveau directeur est spécialiste, et plus spécialement sur le règne de Ferdinand VII, moment de réaction et de répression perçu comme la tare originelle de l'État espagnol contemporain, et en conséquence très peu interrogé par les chercheurs depuis les années 1980. C'est donc une gageure, et à plus d'un titre. Après moult incertitudes sur les sources à privilégier, et de longues discussions avec G. Chastagnaret et Jean-Pierre Dedieu, dont les travaux de prosopographie font autorité, Jean-Philippe Luis décide de se focaliser sur les épurations administratives qui vont marquer un règne bouleversé par la guerre avec la France, et par les allers-retours successifs auxquels est contraint le monarque – de l'improvisation d'un gouvernement sans roi, entre 1808 et 1814, à la première restauration absolutiste mise en échec en 1820 par un soulèvement de l'armée ; de la seconde restauration qui suit l'effondrement du Triennat libéral en 1823 jusqu'à l'abdication du souverain en 1833.

Très vite s'affirme la conviction qu'il faut s'affranchir et de l'image noire du régime, des barrières chronologiques académiques séparant les siècles et invisibilisant ainsi les trajectoires individuelles, qu'il faut s'ouvrir à une démarche pluridisciplinaire, sollicitant notamment la sociologie, et enfin qu'il faut utiliser les ressources nouvelles de l'informatique pour reconstituer carrières, réseaux familiaux, amicaux et professionnels (ce que va permettre la base de données FICHOZ mise au point par J.P. Dedieu, associant 200 chercheurs sur trois générations et additionnant des centaines de milliers de fiches). Jean-Philippe Luis réinscrit les droites du premier XIX^e siècle, le carlisme, dans les dynamiques politiques et sociales de leur temps, marquant les limites de la contre-révolution, les transferts entre cultures politiques opposées – notamment l'influence des *afrancesados*, ces libéraux espagnols ralliés à l'invasisseur français. Il travaille moins sur la théorie des classes que sur le fonctionnement des élites et des structures administratives, prouvant combien la monarchie plusieurs fois restaurée entre 1808 et les années 1840 ne peut pas et n'a aucun intérêt à revenir totalement en arrière : se défiant et des tenants du libéralisme, et des ultras carlistes, elle doit au contraire consolider son pouvoir par l'administration, et d'abord celle des finances, à tel point que la machine administrative, plus solide et mieux réglée que les gouvernements qui se succèdent, fonctionne en partie *motu proprio*. Jean-Philippe Luis renouvelle ainsi la connaissance et la vision de ce qui passait pour un gigantesque échec, en lequel il voit en réalité la « naissance de la politique moderne », notion partagée avec nombre d'autres historiens désormais. Elle désigne l'émergence, puis l'incorporation sociale d'un ensemble de codes et de pratiques accompagnant la sortie progressive de l'Ancien Régime, et permettant l'affirmation d'un cadre politique unifié fondé sur la souveraineté nationale. Sécularisation des sociétés catholiques, développement de la sphère publique bourgeoise, renforcement des dynamiques de politisation des masses - impulsées, notamment, par les guerres de la Révolution et de l'Empire – caractérisent cette transition¹. Avec la version publiée de sa thèse, *L'Utopie réactionnaire. Épuration et modernisation de l'État dans l'Espagne de la fin de l'Ancien Régime (1823-1834)*, Jean-Philippe Luis est bientôt considéré comme l'un des experts français et internationaux les plus éminents de l'histoire politique et sociale de l'Espagne des premières décennies du XIX^e siècle.

¹ Cf. Pierre-Marie Delpu, hypotheses.org/files/2020/10/hommage_à_Jean_Philippe_Luis

Maître de conférences à l'Université Blaise-Pascal de Clermont-Ferrand à partir de 1998, il y mènera toute sa carrière, élu professeur en 2008, et dirigera de 2014 à 2020 la Maison des Sciences de l'Homme. Il fait en 2006 de la biographie du financier Alexandre Marie Aguado (1785-1842) l'objet de son habilitation à diriger des recherches (*Pouvoirs et fortune entre deux mondes : Alexandre Marie Aguado (1785-1842)*, 2008). L'ouvrage permet notamment d'interroger les liens entre les appareils étatiques de la France et de l'Espagne, de réfléchir aux nouvelles voies d'ascension sociale dans l'Europe des lendemains du Premier empire, et aux réseaux des *afrancesados*. Issu d'une dynastie sévillane enrichie par le négoce et anoblée au XVIII^e siècle, rallié aux Bonaparte et à Soult, contraint de facto à s'exiler à Paris suite à la retraite française, Aguado reconstitue une immense fortune grâce au commerce du vin de Xérès puis au placement des emprunts espagnols à la Bourse de Paris à partir de 1824, qui lui permettent de rentrer dans les faveurs de Ferdinand VII. Investissant dans l'immobilier à Paris et en province, dans les mines du Creusot et des Asturies, recevant fastueusement en l'hôtel d'Augny (dont Thiers, Balzac, Vigny, Sand, les Rotschild), mécène et collectionneur, Aguado est durant plus d'une dizaine d'années le directeur financier de l'Opéra de Paris et du Théâtre Italien, le principal protecteur de Rossini². Il n'en fallait pas moins pour qu'il serve de modèle au personnage d'Alexandre Dumas, le comte de Monte Cristo. Pour Jean-Philippe Luis, il coche surtout toutes les cases de ses intérêts scientifiques : en permanence entre deux mondes (l'Europe et l'Amérique, l'Espagne et la France, l'ancien et le nouveau régime), il les réunit comme il fait le lien entre XVIII^e et XIX^e siècles. Il pousse aussi son biographe à se faire historien de l'art (pour étudier minutieusement la collection de peintures qu'Aguado accumule en son hôtel particulier parisien), voire économiste tant il faut de lectures pour comprendre les méandres des escroqueries aux petits porteurs dont le banquier de la cour d'Espagne se rend coupable. Traiter de ce second couteau, personnage hors normes et à la morale vacillante, c'est aussi faire un pas de côté pour suivre un individu isolé dans une société construite sur des relations de groupe, un homme suffisamment solide et habile pour se mouvoir, au besoin, hors de son œcoumène familial, social, professionnel.

La réalisation de ces grandes enquêtes a bénéficié de la cohésion du groupe de chercheurs sur le XIX^e siècle espagnol, notamment réuni au sein de la Casa de Velázquez. Jean-Philippe Luis en est membre de 1993 à 1995, et il y maintient des liens solides, siégeant à son conseil d'administration. Aux côtés de Richard Hocquellet, de Stéphane Michonneau ou de Xavier Huetz de Lempis, il appartient à la première génération à avoir construit des ponts solides avec les collègues espagnols pour sortir d'une relation asymétrique, qui faisait que les Français inspiraient méthodes et théories. Bénéficiant d'une grande reconnaissance de la part des historiens espagnols (Luís Roura i Aulinas, Pedro Rújula López, Maria-Victoria López-Cordón, Andoni Artola, etc.), de ses relations privilégiées avec les universités d'Alicante, de Saragosse, de Murcie, de Madrid (Complutense), Jean-Philippe Luis contribue puissamment à unifier les historiographies et à les ouvrir à l'ensemble du monde méditerranéen, puis aux questions coloniales, non sans comparaisons avec les modèles français et anglais. Rencontres scientifiques, séminaires pluriannuels à partir de 2013, traductions permettent de s'approprier les travaux de l'autre et favorisent chantiers et programmes communs, soutenus par les instances nationales de la recherche de part et d'autre des Pyrénées. Jean-Philippe Luis coordonne quatre de ces programmes dans les années 2010, parmi lesquels GLOBIBER : consacré aux États ibériques et à leurs agents au XIX^e siècle, il mesure la présence de ces derniers sur tous les territoires (Amérique latine, Cuba, Philippines, Maghreb, etc.), leurs relations aux élites locales, la construction de leurs carrières, y compris après les indépendances des années 1810 et 1820, puis de 1898 (des centaines de fonctionnaires sont alors rapatriés, qui doivent être réaffectés dans les administrations métropolitaines). À titre personnel, Jean-Philippe Luis privilégie l'exemple de Cuba puis, dans ses derniers travaux, vérifie la capacité de Madrid à gérer à distance les risques naturels, et d'abord le volcanisme. De toute cette mobilisation au service de la recherche découlent des publications qui font

² Jean-Philippe Luis, « À la charnière de deux mondes. La construction de la société et de l'Etat espagnols contemporains 1780-1840 », *Cahiers de civilisation espagnole contemporaine* [Online], 3 | 2008, URL: <http://journals.openedition.org/cccec/2514>; DOI: <https://doi.org/10.4000/cccec.2514>

date, parmi lesquelles *La Guerre d'Indépendance espagnole et le libéralisme au XIX^e siècle* (2010), *L'État dans ses colonies. Les administrateurs de l'Empire espagnol au XIX^e siècle* (2015), *Rien appris, rien oublié ? Les restaurations dans l'Europe post-napoléonienne (1814-1830)* (2016), *Histoire de l'Espagne contemporaine de 1808 à nos jours* (2021).

Ruptures géographiques et sociales, ascensions, maintiens et déclin, mesure de l'effondrement d'un système impérial construit depuis le XVI^e siècle, ou d'un État contemporain établi sur un corps étendu de fonctionnaires qualifiés, mobilisent une chronologie longue en amont et en aval. Ils coalisent des savoirs disciplinaires variés. Ils dévoilent des mouvements internes de la société espagnole en particulier, et des sociétés contemporaines en général, plus qu'ils ne s'attachent à l'événementiel. La biographie n'est pas seulement un contrepoint, mais une illustration des possibles et des déviations par rapport au modèle principal, une manière de sans arrêt le réinterroger. Cette capacité au renouvellement, à la remise en cause, cette curiosité font toutes les qualités du parcours d'historien qu'a su dessiner modestement, mais fermement, Jean-Philippe Luis. Elles lui valent toute la reconnaissance de ses pairs et sa place éminente dans l'historiographie de l'Espagne contemporaine.

Philippe Bourdin
Professeur d'histoire moderne
Université Clermont-Auvergne/IUF